

biantes, tout imprégnées de christianisme diffus ou de spiritualisme latent, les habitudes collectives de la race, de la nation ou de la famille. Il établit par exemple que la personnalité morale de M. Littré n'est pas la fille du positivisme, qu'elle date de plus haut, qu'elle plonge ses racines plus profondément, dans ce monde ancien que la théorie nouvelle prétend détruire et remplacer, que si le *saint athée* changea de manière de philosopher sur l'histoire et sur le monde, il ne changea pas de manière de vivre ou de sentir. Il met ensuite le bonheur chrétien en parallèle avec le bonheur positiviste qui se résume dans cette formule: avoir contemplé les lois éternelles du monde et aimé ce qui est digne d'être aimé, vaut la peine d'avoir vécu. Il montre que les positivistes "parlent toujours de la vie comme si le bonheur personnel devait en être le commencement, et sitôt qu'on leur demande d'expliquer la nature de ce bonheur, ils changent de terrain et nous répondent en exposant les conditions et les lois du bonheur social. Mais au nom de quelle considération supérieure l'homme nouveau doit-il renoncer à son bonheur personnel, si la foi scientifique règne seule dans le monde destitué de causes premières et de causes finales, abandonnée à la souveraineté des lois physiques?... Si ce n'est que cela, mon bonheur vaut celui des autres, et il mérite autant d'égards." Est-ce que l'homme se résignera jamais à *jouir par procuration*, à la seule pensée du bonheur de l'homme de l'avenir?

Il y avait une fois un professeur qui, s'étant épris des doctrines simiesques de Darwin, ne se contentait pas de les enseigner à ses élèves, mais s'avisait de les commenter à son fils. Il leur déclarait que l'homme, ce singe monté en grade, n'est qu'un tube digestif percé par les deux bouts, que la religion et la philosophie spiritualiste ne renferment que contes de nourrice à